

Souvenirs d'enfance

Claude Houít

N°5 rue

Mathurin Lefort

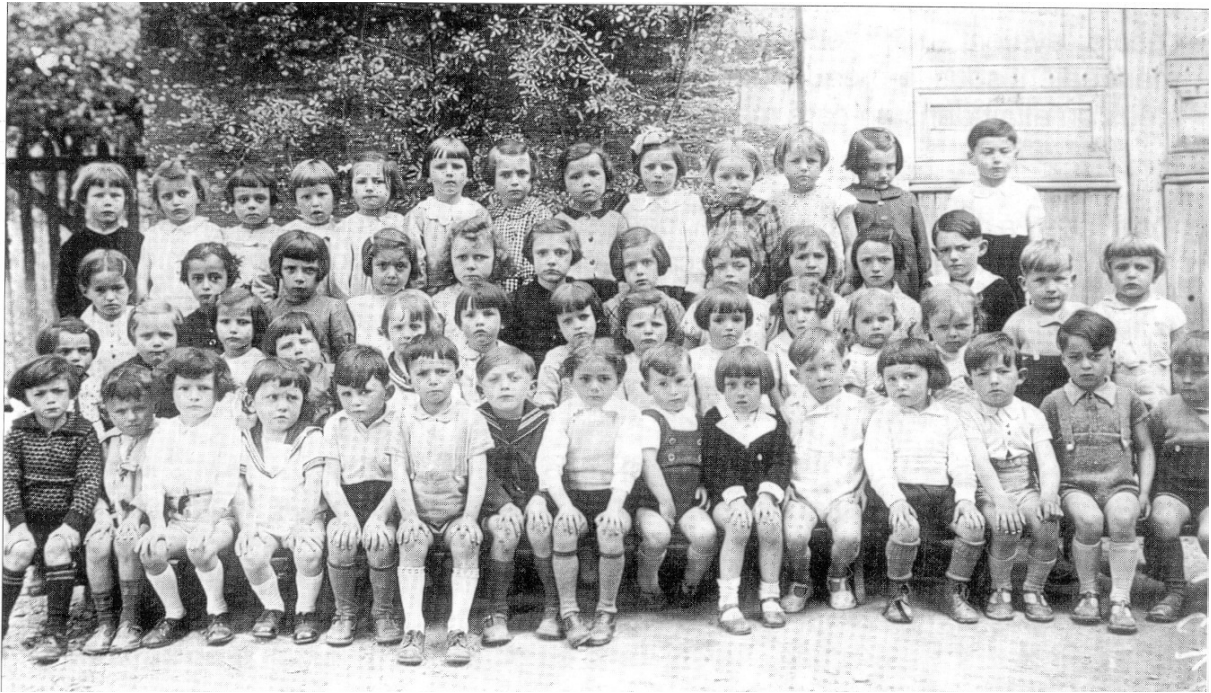
56430 MAURON

Je suis né le 10 AOUT 1931, Rue Fresnaie, à Mauron, à 4 heures du matin, le jour de la Saint Laurent.

Ce saint a été immolé par le feu. La sœur Gertrude de l'Action de Grâce me l'a appris quelques années plus tard.

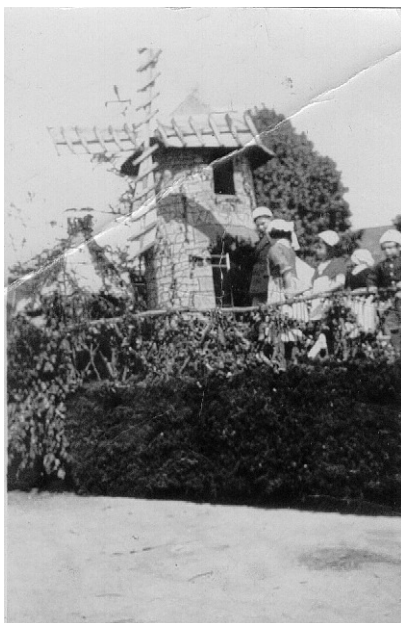
On me mit en maternelle à 2 ans, avec Melle ESTHER (soeur St Pierre). Elle nous apprenait, de sa voix vigoureuse, l'ordre, l'obéissance, le silence. Malgré sa sévérité, on l'aimait beaucoup. J'en ai gardé un très bon souvenir.

Nous étions voisins de la famille BOIXEL. Les premières semaines de maternelle Jean m'emmenait à l'école avec sa sœur Maryvonne.



Premier de la première rangée à gauche

Je participais aux défilés de kermesse, aux fêtes Dieu. J'ai gardé ma robe rouge en souvenir, comme une relique. La couronne devait appartenir à l'école. Pour les kermesses, Monsieur APPERT mettait son camion aménagé et décoré à la disposition de l'école.



Nous avons habité quatre années rue Fresnaie. A ce moment là, la circulation était fluide, on pouvait traverser la rue sans prendre de risque de provoquer un accident, c'est pourquoi j'allais à l'Aumônerie. Marie-Ange Bouée, qui était au service de l'Aumônier, me donnait une orange et ensuite traversant toujours la rue, je me dirigeais vers l'Action de Grâce où j'avais du pain d'ange.

Une tante habitant la région parisienne avait décidé de m'offrir un petit vélo, alors que moi je voulais une petite voiture à pédale comme Jean BOIXEL.

Quelques mois plus tard, arrive par la gare un petit vélo rouge que je n'acceptais pas. J'ai dû me mettre en colère « Je ne veux du vélo, je veux une voiture comme Jean BOIXEL ». Ma mère se fâcha. Ayant reçu une bonne

réprimande et peut-être davantage, résigné j'ai appris à pédaler sur ce vélo que j'ai gardé jusqu'à l'âge de 7 ans.

Autres souvenirs de la Rue Fresnaie, mon oncle Dupont demeurait près de l'aumônerie, une maison qui appartenait aux Sœurs de l'Action de Grâce. Il m'emmena un soir chez Mr et Mme Joseph PINSARD, nos voisins d'en face. Sur une table d'entrée était posé une caisse en bois. . Dans un côté, il y avait une manivelle, dessus en forme d'entonnoir c'était un haut parleur Pour la première fois, je voyais un phonographe qui appartenait à un parent venu en vacance dans la famille PINSARD.

Mes parents décident de faire un voyage dans la famille à Fontainebleau. J'étais bien sûr du voyage. J'avais 2 ans.

Nous avons pris le train en gare de Mauron, puis Rennes-Paris, ensuite en car, destination le Sud de la Seine et Marne.

Nous avons visité le célèbre château de Fontainebleau construit sous le règne de François 1^{er}. La visite a dû se terminer plutôt que prévu. D'après ce que l'on m'a raconté, j'ai eu peur de ces tableaux représentant tous ces souverains, ces appartements plus ou moins sombres.

Depuis j'ai visité plusieurs fois le château, la cour, les jardins, le lac. Il suffit de lancer quelques morceaux de pain pour voir les carpes les dévorer.

De chaque visite, je garde un bon souvenir de cette immense forêt domaniale, avec la Dame Juan, Rocher qui ressemble un peu à la forêt de Brocéliande, sans sa légende bien entendu.

Après la maternelle, à l'âge de 6 ans, je repris le chemin de l'école St Pierre, traversant tout le bourg (puisque nous habitons rue de Bas) en direction des Halles ; Les halles où stationnaient avant la guerre 39-40 quelques régiments venant des casernes de Vannes-Dinan pour les grandes manœuvres, qui se déroulaient au Printemps ou à l'Automne ; pour moi, je vivais un grand évènement et ça m'impressionnait beaucoup.



A 6-7 ans, je suis entré au patronage, dans le groupe des Cœurs Vaillants, sous la responsabilité de l'Abbé Jean ; le jeudi, c'était le jour de repos et non le mercredi comme maintenant, nous partions en chantant, tantôt pour le bois du Plessix, semaine suivante c'était le bois du Ferron ou de la Ville Davy. Les chefs d'équipes avaient leur fanion portant le nom d'un Saint, le prénom du chef était Pierre, c'était l'équipe St Pierre ; nous avions tous des insignes fixés aux bérets, autour du cou un foulard orange ; en souvenir j'ai gardé le foulard et les insignes.



Une fois l'an, aux grandes vacances, nous faisons une grande randonnée d'une journée, soit à pied ou en autocar, même en camion ; Je me souviens , partant du patronage , à pied , en direction de Tréhorenteuc, nous étions accompagnés par l'Abbé Jean, le directeur de l'école le Frère Elie (Monsieur Guyot), l'abbé Moreul, l'abbé Ballot, Henri Thébault. On avait tous un sac à dos qui contenait nos provisions pour la journée ; Tout le groupe est photographié devant une ruine d'un ancien moulin, puis sur les rochers du Val sans Retour ; L'année suivante, c'était la fontaine de Barenton, en allant par ROVENEUC.

Une autre fois St Raoul, puis à l'Abbaye de TIMADEUC pour la journée, nous sommes photographiés avec l'Abbé Jean, à Rohan où ses parents résidaient. Tous les Cœurs Vaillants possèdent cette photo.



Les cœurs vaillants - Année 1944

J'avais environ 8 ans, un matin de fin Novembre, on était regroupé sur les premières tables de la classe pour une leçon de catéchisme ; la leçon terminée, chacun regagnait sa place ; Dans le banc où je me trouvais, un élève plus pressé m'a poussé. Je me suis retrouvé face au tuyau du poêle qui était placé au milieu de la classe. J'étais complètement assommé, j'avais l'arcade sourcilière ouverte, le sang coulait sur le parquet de la classe. L'instituteur m'a conduit dans la maison du directeur, Monsieur LE CLAINCHE. Avec un pansement provisoire, Paul Quesnel, que je remercie avec beaucoup de retard, m'a emmené au magasin de chaussures qui appartenait à ses parents, ensuite il est allé avertir ma mère et nous nous sommes rendus au cabinet du docteur Morin qui m'a prodigué les soins nécessaires. A l'heure actuelle, on me transporterait en ambulance vers l'hôpital le plus proche. Je me suis absenté 6 mois de l'école. L'instituteur Monsieur Trégouët me donnait quelques devoirs pour la semaine et revenait ensuite pour les corrections et renouveler les leçons.

Un mouvement eucharistique avait été formé à l'école St-Pierre, composé d'apôtres et de croisés ; On se réunissait toutes les semaines dans une classe inoccupée. Quelques-uns d'entre nous étaient en plus choristes et enfants de cœur. Toutes ces activités étaient encadrées et dirigées par l'Abbé Jean.

Au cours d'une année, les choristes et enfants de cœur participaient à toutes les fêtes religieuses qui à ce moment là étaient nombreuses. Chaque soir, pendant les mois de Marie, du Sacré –Cœur et du Rosaire, les cloches appelaient les fidèles à se rendre à l'église où se déroulait une cérémonie appelée « Salut ou Bénédiction ; Lors de la semaine des rameaux, au moment de Pâques, les cloches restaient muettes. Cependant les choristes et enfants de cœur informaient les fidèles très tôt le matin, avant la première messe et le soir avant le salut. Nous parcourions ainsi toutes les rues en secouant de grosses cloches. Pour nous c'était un vrai plaisir.

Durant les trois jours avant l'Ascension, il y avait les Rogations. Malgré l'heure matinale, ces processions à travers la campagne, attiraient sur les champs, la bénédiction du ciel. Le prêtre chantait seul quelques litanies, reprises sur le même ton par l'assistance tout le long du trajet. Le premier jour, nous allions vers la croix, route de Ploërmel, le lendemain rue du Plessis, pour terminer chemin St Pierre.

Ensuite en début d'été, c'était la Fête-Dieu. Partant de l'église, la procession faisait halte au premier reposoir, puis au deuxième, enfin retour à l'église en remontant le rue du Plessis ; A cette époque, il n'y avait pratiquement pas de voiture et donc pas de gêne pour la procession ; Chaque habitant avait la possibilité de décorer la rue devant chez lui, c'était à celui qui fera la plus belle décoration au sol avec de la sciure de bois colorée et des fleurs de toutes sortes pour les rosaces ; Le prêtre, vêtu d'ornements dorés, marchait sous un dais porté par quatre hommes ; Au milieu de la route, trois jeunes garçons représentaient Jésus portant sa croix, vêtu d'une robe rouge avec une couronne d'épines sur la tête ; A sa droite St Jean-Baptiste habillé en vêtement blanc, genre peau de mouton, un ruban rouge entourait ses jambes nues ; A gauche St Pierre en robe verte, une couronne dorée sur la tête, tenait dans ses mains les clés du paradis.



Moi, en tenue de procession avec ma couronne d'épines et la croix

A chaque reposoir , le prêtre montait quelques marches pour une courte cérémonie et passait entre deux rangées de fillettes appelées (Angelot) , habillées tout en blanc , une couronne de fleurs sur la tête ; Autour du cou , elles portaient de petites corbeilles pleines de pétales de rose qu'elles jetaient à la volée.

Des souvenirs d'enfance, il y en a plusieurs au lieu dit le Lepont.

Dans une petite maison construite de pierres apparentes , habitait une espagnole ; Cette petite bonne femme , lorsqu'elle venait au bourg pour s'approvisionner ; avait son panier posé sur la tête , les bras le long du corps et elle marchait d'un bon pas , droit devant elle , sans regarder personne ; Les provisions achetées , elle rentrait chez elle , toujours son panier sur la tête ;Parfois, elle le retenait d'une main en ronchonnant, comme elle ne parlait que l'espagnol, on ne comprenait rien de ce qu'elle disait.

.Le garde champêtre, aux diverses activités, était un autre personnage de la commune. Il informait la population en ce qui concerne la vie de tous les jours ; Il intervenait pour faire respecter les lois ; Les textes lui parvenaient de la mairie et du notaire pour les ventes ;Le dimanche, après chacune des deux messes et par n'importe quel temps , dominant la place de l'église, il commençait la lecture devant l'attroupement composé d'hommes et ça durait parfois très longtemps ; Il passait en semaine dans toutes les rues, avec sa trompe, il commençait toujours par «Avis à la population » et terminait sa lecture par « Qu'on se le dise »

Nous arrivons vers la fin des années trente et malgré l'insouciance de notre âge, nous sentons bien que nos parents sont de plus en plus inquiets .Je me souviens, alors qu'il faisait nuit,

Le ciel était tout rouge, c'était un événement en Bretagne qui ne peut être pour les habitants qu'un mauvais présage.

Les jours suivants, les évènements se précipitaient avec des ordres de mobilisation générale. C'était la guerre.

Un jour, nous avons eu la surprise de voir arriver des soldats polonais, qui deviendront très vite nos amis. Le haras était réquisitionné pour loger ces militaires. Les stalles étaient

destinées pour quelques chevaux et les greniers à grain étaient occupés par la troupe. Comme tous ces événements se déroulaient dans notre rue, j'allais souvent voir ces soldats qui ne parlaient pas le français mais se faisaient comprendre par des gestes. J'ai gardé un bon souvenir de ces polonais. D'ailleurs, l'un à son départ pour une autre destination, m'a donné sa valise en bois que j'ai toujours conservé.

Avant l'armistice, le chef de brigade et un gendarme étaient en fraction devant notre maison, la route était barrée par un rouleau compresseur. Le jour de la signature de l'armistice, ils ont enlevé le drapeau tricolore qui était planté sur ce rouleau et ils sont rentrés précipitamment à la brigade. Ce fut l'épouvantable débâcle de notre armée. Les jours suivants, je me souviens, de quelques soldats Français-Anglais fuyant l'ennemi, qui se dirigeaient vers Nantes et Lorient

Le mois de Mai et le début Juin 1940, les écoles étaient à demi-fermées. On attendait les grandes vacances et les récréations étaient plus longues que d'habitude, beaucoup d'élèves manquaient, surtout de la campagne, le père ou le grand frère était mobilisé, il fallait les remplacer à la ferme. Nous, les élèves du bourg, entre les devoirs et les leçons, on apprenait la marseillaise et on confectionnait des drapeaux français.

A la fin du mois de Mai, ce fut le début de la panique. L'exode avait commencé. Je compris la signification de ce mot, lorsque les gens arrivèrent des régions du Nord de la France et de la Belgique, fuyant l'envahisseur pour rejoindre les départements d'accueil. Plusieurs millions de français avaient abandonné leur foyer pour devenir des réfugiés. Je me souviens d'une famille venant de Saint du Nord aux environs de la frontière belge. Elle fut hébergée dans l'école communale des filles, rue de Bas. Il y avait des enfants, des parents et personnes âgées. Ma mère était couturière, elle leur confectionnait et réparait des vêtements. Après un séjour de quelques mois, ils sont rentrés dans leur région. Nous avons eu de leurs nouvelles quelques années plus tard.

Quelques jours après l'armistice, par une forte chaleur, j'étais seul à jouer devant la maison, il était environ 15 heures, j'ai aperçu un motocycliste. Par sa tenue vert de gris, je me suis rendu compte que ce n'était pas un soldat français, il se dirigeait vers Ploërmel, en regardant de chaque côté de la route. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, il fit demi-tour pour rejoindre le centre

Ce fut le début de l'occupation de Mauron par les troupes allemandes.

Plusieurs maisons furent réquisitionnées par la mairie. Mes parents durent mettre d'office une chambre à la disposition d'un gradé, pendant les quatre années d'occupation. A la libération, nous avons constaté que le plancher était endommagé par les clous de leurs bottes

Mon père fut mobilisé en Septembre 1939, incorporé à Nantes, affecté dans un service auxiliaire. Après quelques semaines de casernement, il fut envoyé vers le centre de la France. Démobilisé en Juillet 1940, il reprit son travail et en même temps la compagnie des sapeurs-pompiers qu'il avait quitté pendant la période 39-40

Nous avons été sans nouvelle de mon oncle Dupont depuis le début de Mai 1940. Malgré les recherches faites en préfecture, il fut considéré comme disparu. Ce n'est qu'au bout d'un an que ma tante eut enfin des nouvelles. Une lettre d'un maire d'une commune du département de l'Aisne, est parvenue à la mairie de Mauron, signalant qu'il était en possession de pièces d'identité concernant un militaire au nom de Dupont Pierre, né à Mauron, département du Morbihan. Il avait été enterré dans sa commune au mois de Mai 1940 et ses enfants avaient en

charge l'entretien de la tombe de mon oncle « beaucoup de militaires tombés au champ d'honneur dans cette commune étaient fleuris par les habitants ». Pendant l'occupation, ma tante a eu le droit à un passeport pour aller se recueillir sur sa tombe. C'est en 1946 que son corps fut ramené à son sol natal. Une cérémonie militaire et religieuse se déroula à Mauron en présence de Monsieur Jean Allain maire, et quelques personnalités et associations militaires et civiles. Monsieur le Maire en son nom personnel, rendit un dernier adieu à son employé « mon oncle était scieur dans son entreprise ».

A partir de 1941, les restrictions se faisaient de plus en plus sentir, il fallait des tickets pour presque toute les denrées. Il y avait un classement selon l'âge ou selon le métier. Les enfants de mon âge étaient classés J3. Chaque mère de famille devait ranger soigneusement les cartes et leurs tickets, faute de quoi ils risquaient de ne rien obtenir. Pour certaines marchandises contingentées, il fallait s'inscrire chez un commerçant local.

L'état français, ayant décidé d'avoir une jeunesse forte, les écoles de France recevaient des biscuits vitaminés du secours national dit aussi « biscuit du Maréchal », un seul biscuit nous était distribué en fin de semaine

. Sous l'occupation, les écoles étaient souvent déménagées et dispersées dans le centre bourg. Je me souviens que la classe du frère directeur était aménagée dans le grenier du...dit syndicat, près de l'église. Nous avions de l'éclairage électrique une grande partie de la journée, comme cour de récréation, c'était souvent le chemin de St Pierre, parfois la place de l'église. Monsieur Moreul avait eu la gentillesse de mettre à notre disposition une de ses prairies pour que nous puissions jouer au football. Cela a duré deux années, c'est-à-dire jusqu'en Juin 1944. Le jour de la libération de Mauron, l'école St Pierre ayant subi des dommages très importants, les classes étaient inutilisables, c'est dans la grande salle du patronage que fut installée la classe du frère Directeur pour terminer l'année scolaire 1944-1945.

.Le mouvement eucharistique organise un séjour de récollection à l'abbaye de Timadeuc pendant la période des grandes vacances en Juillet 1942, pour une durée de 10 jours. Monsieur l'Abbé Jean décide que le déplacement devait s'effectuer en vélo. Nous étions une quinzaine d'enfants à pouvoir y aller. En cette période les bicyclettes devenaient rares. Nous sommes partis de bonne heure le matin pour arriver avant 12 heures. Le trajet s'est déroulé sans inconvénient. L'abbaye comprenait plusieurs bâtiments. A gauche le monastère de construction récente avec sa chapelle, le réfectoire pour les religieux et le réfectoire pour les gens de passage. A droite une grande bâtisse plus ancienne, aménagée en chambres d'hôtes. Puis il y avait des hangars, des étables et une étendue de terre agricole. Un soir, en traversant le couloir qui menait aux chambres, j'entends un bruit sonore et des voix étrangères. Le lendemain matin, en me dirigeant vers les lavabos, une porte s'ouvre, un homme en civil d'une quarantaine d'années sort de l'endroit même où la veille j'avais perçu ces voix. Au déjeuner, je le revois au réfectoire, à la table des religieux. Comme nous n'avions pas le droit de parler pendant les repas, je ne pouvais pas savoir de quelle nationalité il était. Plus tard j'ai su que le Père Supérieur hébergeait des résistants et des parachutistes de différentes nationalités pendant l'occupation.

Nous sommes en 1944, tout va basculer pour l'armée d'occupation. La résistance contre ces derniers commence à se faire sentir. Les raids aériens anglo-américains contre les positions allemandes se multipliaient un peu partout dans le ciel de France et surtout dans les régions de l'Ouest. Au mois de Mai et Juin, les bombardements devenaient plus fréquents sur Lorient et

sa région, où de chez nous on apercevait principalement en début de nuit, des éclairs visibles à l'horizon, une véritable pluie de feu. Le lendemain, on apprenait que la ville ainsi que la base sous-marine construite sous les ordres des allemands, avaient subi d'importants dégâts. Nous vivions tous dans l'angoisse. Dès que l'on entendait l'alarme donnée par un guetteur posté au clocher de l'église, on se précipitait vers les abris. Bien souvent c'était une simple alerte, un groupement de forteresses volantes de nos alliés qui passaient au-dessus de nos têtes. Ils étaient les maîtres du ciel. Puis il y eut un premier bombardement sur Mauron, faisant très peu de dégât.

Un avion fut quand même abattu par les Allemands, au lieu dit « Les buttes de Caraïllan ». Le pilote, descendu en parachute, réussit à se sauver et avec l'aide des habitants du village, rejoignit le maquis le plus proche. Le deuxième bombardement fut plus violent, une bombe s'écrasa sur un terrain appartenant à la famille Thébault. A la fin de l'alerte, nous sommes sortis de l'abri. On ne voyait que poussière. Les vitres de notre maison étaient tombées, les cloisons intérieures démolies, la toiture et la charpente abîmées, un éclat avait traversé le mur, il était tombé sur le lit dans la chambre que l'officier allemand occupait. Le soir même, nous avons décidé de nous réfugier au village du Bouée, dans une maison que mes parents possédaient et qui était vacante. Nous y sommes restés jusqu'à la libération de Mauron

Arrive enfin le débarquement tant attendu le 6 Juin 1944. Quelques semaines plus tard les alliés parvenaient à l'est du Morbihan, en direction de Mauron. Du hameau de la Vigne, les blindés américains étant à une distance adéquate, lancèrent leurs projectiles, détruisant une partie du clocher. Après un temps de répit, il y eut un accrochage entre nos alliés et les allemands qui étaient dissimulés dans un bosquet au lieu dit « le Pont de Gué », faisant des morts et des blessés, dont trois Américains et un jeune français engagé dans l'armée américaine. D'ailleurs une stèle a été érigée en hommage commémoratif à ces hommes qui ont combattu et sont morts à cet endroit le 3 Août 1944. En fin de journée nous étions libérés de l'occupation germanique

La deuxième guerre mondiale, la défaite de nos armées, notre pays envahi et occupé pendant 4 années par des troupes étrangères, les pères et frères prisonniers, éloignés de leur patrie, les tickets de rationnement etc... Nos écoles qui étaient dispersées ici et là, nous manquions de fournitures scolaires, encre et buvard étaient de mauvaise qualité, il fallait bien essuyer nos plumes « Sergent Major » après usage, pour prolonger leur durée. On utilisait la marge ainsi que la couverture de nos cahiers pour cause de pénurie de papier.

Tous ces évènements perturbaient notre scolarité.

J'abordais la période scolaire 1944-1945, l'année de l'examen de fin d'étude avec sérénité. Comme l'école St Pierre avait été en partie détruite par des explosifs au départ de l'occupant, la classe du Frère Directeur était aménagée provisoirement au patronage. Cette année là, l'hiver fut rigoureux et enneigé, nous avons eu très froid, nous étions dans la salle « spectateur », le poêle à bois, installé au milieu ne suffisait pas à réchauffer cette classe.

Nous étions en Juillet, période des grandes vacances. Le groupe des Cœurs Vaillants avait organisé un séjour d'une quinzaine de jours à Coat en Doc (COTE D'ARMOR) localité située sur la route de St Briec Guingamp. Nous étions hébergés dans un collège professionnel tenu par des religieux. Je me souviens de cet établissement, composé d'une grande résidence.

Au rez-de-chaussée se trouvait un réfectoire, à l'étage les dortoirs. Une cour séparait la chapelle et les classes ateliers. Une étendue de bois entourait cette propriété. Pendant la guerre, des mouvements patriotiques se cachaient pour préparer des actions de sabotage contre nos ennemis du 3^{ème} Reich ;

Nous étions 3 groupes de région différente, le Nord, la région parisienne, la Bretagne, c'est-à-dire nous. Dans la journée, on organisait bien souvent des jeux de piste, qui se déroulaient dans le bois. Le soir, tous les enfants se rassemblaient dans une clairière autour d'un feu de camp

Dans mes souvenirs, il y a une anecdote peu banale à raconter. Un jour, pour un jeu de grande envergure, on reproduisait le débarquement, nous occupions une partie du bois. Comme cela ne suffisait pas, mon équipe était dans un bosquet de l'autre côté de la route St Briec Guingamp. Dans ce jeu, il était prévu que je à devais avec mon équipe traverser cette route en rampant. En 1945, les routes étaient encore peu fréquentées. Au loin, on entendait le moteur bruyant d'un véhicule, par conséquent on avait le temps de prendre toutes nos précautions pour éviter un accident. Soudain, une automobile est passée et se dirigeait vers Guingamp pour s'arrêter quelques centaines de mètres du lieu où nous étions cachés. Après un temps d'arrêt, nous avons continué notre aventure, traversant la route comme prévu et pénétré dans le bois pour rejoindre les autres équipes qui étaient éparpillées parmi les fougères et les sapins. Ce jeu si bien commencé, fut abandonné.

Toutes les équipes devaient se regrouper dans une clairière, où nous avions l'habitude de nous rendre.

L'aumônier, l'abbé Jean, après nous avoir réunis, nous fait savoir qu'une automobile circulant en direction de Guingamp avait reçu des jets de pierre et le pare-brise était brisé. Le propriétaire du véhicule a porté plainte à la gendarmerie, des personnes qui accompagnaient le chauffeur ont déclaré sur le procès-verbal, avoir aperçu des enfants qui s'enfuyaient sur le domaine de cette communauté religieuse.

Qui avait lancé ces pierres ? Ce n'était pas les cœurs vaillants de Mauron, c'était impossible. Et pourtant on était considéré comme responsable de cet incident. Ce qui est certain, de l'endroit où nous étions, nous avons entendu des cris et des chants anti-cléricaux. Ces jours-là le général De Gaulle se rendait en visite officielle à Guingamp, ça laissait supposer que ces personnes en question étaient des manifestants contre le régime gaulliste.

Notre séjour s'achevait. Au feu de camp, le soir de cette fâcheuse affaire, il y avait le père supérieur et quelques religieux, deux invités en plus, c'est-à-dire deux gendarmes qui ont eu bien du plaisir au moment où Jean BOIXEL et Yves TROCHU ont improvisé un jeu de marionnettes.

Je veux terminer ce récit en pensant au Frère Elie, Monsieur GUYOT, directeur de l'école St Pierre. Il m'a fait la classe de 1941 à 1945. Je lui dois une très grande reconnaissance. C'était un Frère Directeur estimé de tous ses élèves. Il accomplissait son travail avec dévouement et dans la discrétion.